

Voilà un texte qui nous fait presque penser à un tableau de Jérôme Bosch avec ses représentations de l'enfer et toutes les possibilités de tortures imaginables. Une vision assez horrifiante de ce qui risque de nous attendre dans l'au-delà si nous ne filons pas droit.

Mais voilà il ne faut pas se tromper, nous sommes clairement ici dans le genre de la parabole qui reprend en sorte l'imagerie populaire de l'époque sur l'au-delà. Mais cette parabole nous parle-t-elle vraiment de l'au-delà ? De ce qu'il faudrait craindre ? Je n'en suis pas si sûr. La question finalement n'est pas tant de savoir ce qui nous attend ; la question n'est pas non plus celle du pardon ; car c'est vrai que si on lit cette parabole dans cette perspective cela ne donne pas l'image de Dieu que l'on aime à avoir, celle d'un Dieu d'amour, de compassion, de pardon.

Non cette parabole ne parle ni de l'au-delà, ni du pardon. Alors de quoi parle-t-elle ? Est-elle à lire comme une critique de la richesse ? Est-ce la question la question de l'argent qui est au cœur du problème ? Je n'en suis pas si sûr non plus, même si la question de la richesse demeure particulièrement présente chez l'évangéliste Luc, plus que chez tous les autres auteurs du Nouveau Testament. Luc visiblement est confronté à une communauté chrétienne naissante qui vit avec une certaine aisance. Cette question revient donc régulièrement sur le tapis. Que faire de la richesse quand on veut être fidèle à l'Évangile ? Comment bien user de l'argent ? Il y a dans l'œuvre lucanienne (entre l'Évangile et les Actes) de nombreux épisodes qui traitent de ce sujet. Les descriptions des premières communautés chrétiennes dans les Actes des Apôtres laissent voir des communautés où les membres partagent tous leurs biens, mais d'autres épisodes, comme le fameux passage d'Ananias et Saphira laissent entrevoir qu'entre le discours et la réalité il devait y avoir de la marge et que ce ne devait pas être si simple pour tous de tout partager. On pourrait également mentionner ce brave Zachée, collecteur d'impôts de son état, qui dans un élan de cœur, avoir rencontré le Christ, rembourse plus qu'il ne doit....mais sans renoncer pourtant à toute sa fortune !

Le moins que l'on puisse dire c'est que cette question de la richesse ou de nos moyens en regard des besoins des plus démunis a toujours été délicate. C'était compliqué pour les premiers chrétiens, qui pourtant attendaient un retour imminent du Christ et cela demeure pour nous aussi une vraie question, car nous savons, dans notre cœur, que nous pourrions faire plus, comme individu, comme communauté, comme pays, que nous pourrions être plus généreux, et que même si nous souhaitons être généreux et avoir le cœur ouvert, nous continuons à entretenir un système injuste qui crée de l'inégalité, nous continuons à vivre entourés de superflu.

Mais je m'égarerai, car cette parabole, je le crois, veut nous amener plus loin que la question de la richesse et de la générosité. Elle pose fondamentalement la question de notre regard sur l'autre.

Le principe de la parabole c'est de nous inviter à nous mettre dans la peau d'un personnage et nous pouvons le faire d'autant plus facilement ici que cet homme est anonyme, contrairement à ce misérable qui a été jeté à sa porte et qui s'appelle Lazare. Lazare ce n'est pas un nom choisis au hasard, cela veut littéralement dire en hébreu « le secours de Dieu ». Lazare, c'est donc la figure de Dieu qui vient à la rencontre de l'homme. Ainsi Lazare, *le secours de Dieu*, se tient à la porte d'un homme qui étale sa vie de manière ostentatoire dans le luxe et la pompe. Le secours de Dieu vient à lui, mais celui-ci trop occupé à profiter de la vie pour faire attention à lui. « Je me tiens à la porte et je frappe, peut-on lire en Apocalypse 3,20, si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, je prendrai la cène avec lui et lui avec moi ». Visiblement ici la richesse rend sourd... ou aveugle... et le secours de Dieu qui ne peut forcer la porte (la porte de notre cœur comme on le dit souvent ne peut s'ouvrir que de l'intérieur !) reste dehors. Cet homme se contentant fort bien de son luxe, de son train de vie, de ses moyens. Il n'a besoin de personne d'autre, ni des hommes ni du secours de Dieu. Il se suffit à lui-même.

Le problème du riche, ce n'est finalement pas tant sa richesse, mais le fossé qu'il y a entre lui et Lazare. La richesse n'est pas un problème en tant que telle ; elle le devient quand elle encourage notre homme à croire qu'il peut compter que sur lui-même, qu'il n'a plus de personne d'autres, si ce n'est à son service. La richesse l'aveugle au point

que l'homme ne remarque même pas la présence de Lazare. Si au moins la présence de Lazare l'avait dérangé. Si au moins cette présence l'avait mis en tant soit peu mal à l'aise, l'avait questionné ne serait-ce qu'un instant sur ses riches festins et sa manière de vivre. Si au moins il avait pu ressentir quelque chose de cette tension du riche qui se demande comment user de sa richesse pour demeurer fidèle à l'Évangile, un peu peut-être à l'image du mal aise que nous ressentons lorsque nous sommes nous aussi interpellés par la vue d'un mendiant. Mais là rien de tout cela... il ne le voit même pas, il ne le connaît pas, il ne le reconnaît pas, il ne partage rien avec lui, même pas un regard. Cet homme vit en vase clos, en circuit fermé, replié sur lui-même. Le péché du riche n'est pas tant sa richesse que son indifférence totale ; et le but de ce récit ne vise finalement pas à stigmatiser le riche ou encenser le misérable. Il n'y a pas non plus un éloge de la misère. Le riche, c'est nous chaque fois que nous nous fermons à la vie que Dieu nous propose, à chaque fois que nous nous en tenons à nos propres capacités et que nous succombons au péché de l'indifférence ou de la suffisance. Chaque fois que nous oublions tout ce que nous devons à l'autre. Cette attitude égoïste, cette pauvreté de cœur, n'est pas l'apanage des seules riches, même si plus on est riche plus le risque est grand.

Et Jésus va donc avec cette parabole retourner l'idée de pauvreté. Alors que la pauvreté était vécue comme une sorte de condamnation ou de malédiction divine, la figure de Lazare vient rappeler que le Dieu de l'Évangile est lui-même le Dieu pauvre, le Dieu en guenilles, le Dieu de la croix et que ce Dieu-là se tient d'abord au côté des plus démunis.

Pour Jésus, le vivant c'est le pauvre car il sait, par obligation peut-être (mais en ce sens tant mieux pour lui) s'ouvrir aux autres. Il reconnaît combien il a besoin des autres et ne peut de manière évidente se suffire à lui-même.

Lazare vit de son manque alors que le riche n'a même plus de désir. Il ne connaît même plus le sentiment du manque. Or pour pouvoir faire l'expérience de ce Dieu qui vient et se tient à notre porte, il faut commencer par ressentir un manque, un besoin, une envie, un désir. Comme je le dis toujours à mes catéchumènes qui me demandent s'ils ont assez de foi pour confirmer, je leur dis que dans « croire » le plus important

c'est « désirer croire ». Avoir ce désir, ressentir ce manque. Se placer dans une position, telle Lazare, qui ne peut que recevoir, voilà le premier mouvement de la foi ! Se tenir agenouillé les bras ouvert dans la position de celui qui ne peut que recevoir.

L'ironie de cette histoire c'est que le riche qui n'a de son vivant rien partagé avec ce pauvre Lazare va finir par partager son sort en le rejoignant dans la mort et c'est un peu tard qu'il va finir par le découvrir et le reconnaître. Le riche perdant alors de sa superbe va changer d'attitude et adopter d'abord un langage pieux. Il demande pour lui ce qu'il aurait, pour le moins, pu faire de son vivant pour Lazare. Alors qu'il ne l'a jamais reconnu de son vivant comme son semblable, il en est réduit à quémander de lui ne serait-ce qu'un doigt humide plongé dans l'eau (en grec : baptisé dans l'eau) pour rafraîchir sa langue. Mais les murs de son indifférence ont construit un abîme désormais infranchissable.

Sa deuxième demande sera moins égoïste : se souvenant de ses frères qui sont en train de prendre le même chemin de vie, le même chemin de mort que lui... Mais le plus intéressant peut-être est finalement le troisième dialogue entre le riche et Abraham lorsqu'il supplie Abraham d'envoyer quelqu'un chez ses frères pour les convertir mais qu'Abraham lui répond : « S'ils n'écoutent pas Moïse ni les prophètes, même si quelqu'un ressuscite des morts, ils ne seront pas convaincus ». Il y a dans cette phrase un évident contexte polémique à l'époque de Luc face à ceux qui ne veulent pas reconnaître la Résurrection du Christ; mais cette remarque pose bien plus fondamentalement la question de savoir comment nous aussi nous arrivons à écouter l'Evangile, à prendre en compte son exigence. Nous aussi nous avons Moïse et les prophètes, qu'en faisons-nous ? Savons-nous les écouter pour changer notre vie ? Pas sûr, pas facile en tout cas.

Ce texte me plaît finalement beaucoup, pas tant pour sa description de l'au-delà, mais plutôt par son rappel de cette tension inévitable qu'il doit y avoir entre notre aspiration à vivre quelque chose d'une dimension spirituelle dans l'existence et la réalité mondaine. Nous sommes constamment écartelés entre le désir de vivre plus ardemment et plus complètement la radicalité du message de Jésus (un message d'amour total, un message où l'on doit accepter de s'abandonner) et notre réalité de vie

ici-bas, nos contingences, nos attachements, nos peurs... Et pourtant nous ne sommes pas tous prêts, ni même peut-être appelés à tout sacrifier tel Mère Teresa, l'abbé Pierre ou ses personnes prêtes à vivre dans un dénuement extrême par fidélité à l'Évangile. Et pourtant Jésus rappelle avec force (presque violence) cet appel de l'Évangile lorsqu'il dit : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même et prenne sa croix, et qu'il me suive. En effet qui veut sauvegarder sa vie la perdra; mais qui perd sa vie à cause de moi, l'assurera. » (Mt 16, 24-25). Si nous n'avons pas tous reçu cette vocation de tout quitter à la suite du Christ, cela ne doit pas pour autant nous affranchir de cette tension, qui je le crois profondément, ne peut être résolue. Cette tension, ce tiraillement intérieur doit nous habiter constamment; c'est son absence précisément qui fait problème chez le riche de cette histoire. Et cette tension doit nous déranger, ne doit jamais nous laisser tranquilles, car elle ne pourra se résoudre que dans le Royaume... C'est exactement le problème du jeune homme riche dans cette autre histoire célèbre, toujours chez Luc, (18,18s) qui ayant observé tous les commandements s'entend dire par Jésus, pour obtenir la vie éternelle : « Une seule chose te manque : tout ce que tu as, vends-le, distribue-le aux pauvres et tu auras un trésor dans les cieux; puis viens, suis-moi. » et l'histoire de se poursuivre en signalant que « quand il entendit cela, l'homme devint tout triste, car il était très riche. »

Ne jetons pas trop vite la pierre à ce jeune homme riche. Il a un réel désir de vivre en croyant, mais en même temps, il se sent encore attaché à ses biens. Nous pouvons facilement comprendre son dilemme. Nous ne sommes pas tous capables de vivre la radicalité du « tout abandonner » mais si nous ne le faisons pas, nous sommes condamnés alors à vivre constamment avec cette tension non résolue et impossible à résoudre. Que nous le voulions ou non, il va nous falloir apprendre à vivre avec. Et c'est là qu'intervient à mon sens toute la pertinence du geste liturgique de l'offrande. Il y a autre chose qu'un simple don d'argent dans l'offrande. Certes la dimension financière est importante (ce n'est pas notre trésorier qui dira le contraire !), mais l'offrande c'est autre chose que de verser des sous par virement bancaire. Il y a un geste qui prend tout son sens dans la liturgie même du culte. Ce geste est comme un rappel, une piqûre de rappel hebdomadaire, que nous devons apprendre à lâcher quelque chose devant Dieu. Par ce geste nous créons une ouverture, un manque, même s'il est souvent symbolique,

pour pouvoir être rempli d'autre chose. Un rappel que nous ne pouvons pas nous satisfaire de ce que nous sommes ou avons pour remplir notre vie et qu'il nous faut toujours commencer par la vider un peu pour être rempli d'autre chose. Mais avec aussi l'humilité de constater que notre geste ne résoudra certainement pas les problèmes de justice ou de pauvreté dans notre monde. N'ayons pas cette ambition pas plus que celle de vouloir définitivement à apaiser la tension ou le malaise qui doit demeurer en nous, car jamais nous n'aurons fini de nous poser la question de savoir comment faire pour vivre dans ce monde en accord avec l'Évangile.

Quand il n'y a pas de perspectives utilitariste, quand les autres sont reconnus, être attentif aux autres, prendre soin des autres, accepter de donner, de partager peut alors devenir un geste extrêmement bénéfique non seulement pour l'autre, mais peut-être d'abord pour nous-mêmes. Prendre soin de l'autre, quand la charité relève de la gratuité, se défaire d'une partie de ses biens, à l'image du geste que nous vivons avec l'offrande, c'est une manière d'enrichir son existence, d'élargir l'espace de sa tente selon la belle formule du prophète Esaïe.

Amen

Emmanuel Fuchs